

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

3 | 2013

Varia

Le XIX^e siècle à l'ombre des Lumières

André Guyaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/209>

DOI : 10.4000/rief.209

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

André Guyaux, « Le XIX^e siècle à l'ombre des Lumières », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/209> ; DOI : 10.4000/rief.209

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le XIX^e siècle à l'ombre des Lumières

André Guyaux

- 1 Le premier colloque auquel j'ai assisté était un colloque de dix-huitiémistes, sur les « lumières ». J'étais étudiant. C'était à l'université de Bruxelles, en mars 1971. Comme je sortais de la salle où le colloque se déroulait, une dame s'est adressée à moi en me demandant, d'un air déçu : « Mais ce n'est donc pas un colloque sur la lumière ? » Elle s'attendait à des communications de physiciens ou à un symposium sur l'électricité. Peut-être n'avait-elle pas pris garde au *s* du pluriel du mot *lumières*. Elle était passée à côté du sens figuré que nous a légué le XVIII^e siècle. Dans la vie des mots, le sens propre menace toujours le sens figuré.
- 2 Dans la première édition du Robert (1953), le sens figuré du mot *lumières* apparaît en cinquième position : les *lumières*, au pluriel, désignent « la capacité intellectuelle naturelle [...] ou acquise ». Lorsque la capacité intellectuelle est « naturelle », le Robert renvoie à « *intelligence* » ; lorsqu'elle est « acquise », à « *connaissance* », « *savoir* », « *science* ». Le même dictionnaire prolonge le sens figuré en signalant une acception : « les lumières d'une époque » désignent « l'état de la civilisation, de la culture » de cette époque ; et le Robert ajoute : « C'est au XVIII^e siècle que cet emploi eut sa plus grande vogue, et on ne l'utilise plus guère que par allusion à cette époque », dans des expressions comme « la philosophie des lumières », « les philosophes des lumières », « le siècle des lumières ». Il y a donc des lumières à d'autres époques mais il y en a plus ou de plus lumineuses dans le siècle auquel on accorde le privilège de cette métaphore : « le siècle des lumières ». Le Robert cite Taine : « Aux approches de 1789, il est admis qu'on vit “dans le siècle des lumières”, dans “l'âge de raison”, qu'auparavant, le genre humain était dans l'enfance, qu'aujourd'hui il est devenu “majeur”. Enfin la vérité s'est manifestée et, pour la première fois, on va voir son règne sur la terre »¹.
- 3 L'image des « *lumières* » de l'intelligence et de la connaissance circule dès le XVIII^e siècle. Pourtant le sens qui nous est familier de l'expression « siècle des lumières » pour désigner le XVIII^e siècle semble s'être fixé tardivement. Il faut lire sur ce sujet l'excellent article de

Diego Venturino sur « la genèse de l'expression "siècle des lumières" »², révélant que l'expression « siècle des lumières » n'apparaît pas chez les historiens de la Révolution au XIX^e siècle. Michelet par exemple ne l'utilise pas, pas plus qu'il n'utilise le mot *lumières* dans le sens figuré que nous lui connaissons³. Les « lumières » sont là, pourtant, très présentes dans le discours idéologique du XIX^e siècle comme du XVIII^e, mais l'expression « siècle des lumières » ne se fixe véritablement, dans son acception historiographique, qu'au XX^e siècle. La première occurrence donnée par la base Frantext est dans *L'Âme romantique et le rêve* d'Albert Béguin (1939), où la formule apparaît dans un contexte qui intéresse directement notre propos. Au début de son essai, le grand historien du romantisme allemand oppose « le siècle des Lumières » à « la Nuit romantique ». À la fin d'un premier chapitre, intitulé précisément « De la lumière à la nuit », il développe un point de vue sur « la conception de l'homme qui fut celle du siècle des Lumières », avant d'annoncer ce que sera la perspective de son livre : « du siècle des Lumières, nous pourrions tenter de descendre dans la Nuit romantique »⁴. On observera l'usage du verbe *descendre*, dans un sens poétisé, mais qui apparente le passage des lumières à la nuit, à une chute : on descend dans la nuit romantique comme on descend aux enfers. Bien sûr, tout le propos d'Albert Béguin consistera à rendre tout son charme à « la Nuit romantique ».

- 4 Diego Venturino indique toutefois que la formule s'est répandue au XIX^e siècle, « dans les écrits des contre-révolutionnaires, héritiers des antiphilosophes du XVIII^e siècle ». Il ajoute : « C'est par le biais de cet usage polémique que se poursuit le lent processus d'historicisation de l'expression *siècle des lumières* »⁵. Deux extraits de Bonald viennent à l'appui de cette observation. L'un épingle « les écrivains du siècle des lumières », qui se sont distribués les rôles pour mieux attaquer « la religion chrétienne » d'une part, « le gouvernement monarchique » de l'autre⁶ ; l'autre taxe d'ignorance les « téméraires décisions du siècle des lumières »⁷. L'acception qu'Albert Béguin et d'autres enregistrent apparaît donc dès le XIX^e siècle, en tout cas dans le discours antilumières, construit à travers l'argument qui impute la formule aux hommes des lumières et à leurs héritiers : quand Bonald se réfère négativement au « siècle des lumières », il implique ceux qui sont censés s'y référer positivement dans les mêmes termes. C'était déjà le cas dans la première attestation signalée par Diego Venturino d'une formule associant *siècle* et *lumières*. Elle se trouve dans le *Dictionnaire philosophique de la religion* (1774) de l'abbé Nonnotte, à l'article « Préjugés » : « C'est un préjugé qui n'est ni excusable, ni tolérable, de prétendre que ce siècle est le siècle des véritables lumières, et que jusqu'à nos jours, on n'avait pas su ou que l'on n'avait pas osé penser »⁸. Le chrétien qui dialogue avec le philosophe dans le même article du *Dictionnaire* interroge son interlocuteur : « Qu'est-ce qu'a produit ce beau siècle des lumières ? A-t-il donné des génies comme des Aristote, des Descartes [...] ? »⁹. L'idée, aussi bien de l'abbé Nonnotte que de Bonald, est que ceux qui au XVIII^e siècle s'attribuent des « lumières » sont des imposteurs et que les vraies lumières ne sont pas celles-là. D'où le procédé qui consiste à opposer, comme le fait Lamennais, à un prétendu « siècle des lumières », un « centre des lumières », qui est celui de l'« Église universelle » installée à Rome¹⁰, ou comme le fait Joubert, de substituer un « siècle des vertus » à un « siècle des lumières » qui n'éclaire que l'illusion¹¹.
- 5 Les philosophes du XVIII^e siècle et leurs disciples au XIX^e siècle, ont, il est vrai, usé et abusé de l'avantage supposé de leur intelligence éclairant le monde sur les siècles d'obscurité qui précèdent le leur¹² : les « lumières » sont liées au progrès, et au mythe du progrès. On se souvient de la forte déclaration de Jack Lang, le 10 mai 1981, au soir de la victoire de

François Mitterrand : « Les Français sortent des ténèbres pour entrer dans la Lumière », devenue immédiatement célèbre au détriment du futur ministre de la Culture, qui ne faisait pourtant qu'illustrer une longue tradition.

- 6 Au XIX^e siècle, ceux qui s'opposent à l'héritage des lumières n'avaient donc qu'à prolonger cette logique d'opposition en l'inversant, en valorisant l'obscurité, en la poétisant. Le romantisme redécouvre la nuit, comme le rappelle Albert Béguin. Et la nuit a sa lumière à elle, celle de la lune et de ses pâles rayons. Elle a aussi sa lumière intérieure, que le poète aime retrouver. Ainsi de Baudelaire, dans *Le Crépuscule du soir* en prose, lorsqu'il fait des « ténèbres » extérieures la circonstance privilégiée d'une « lumière » intérieure réservée au poète :

La nuit, qui mettait ses ténèbres dans leur esprit, fait la lumière dans le mien ; et, bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, j'en suis toujours comme intrigué et alarmé.

Ô nuit ! ô rafraîchissantes ténèbres ! vous êtes pour moi le signal d'une fête intérieure, vous êtes la délivrance d'une angoisse ! Dans la solitude des plaines, dans les labyrinthes pierreux d'une capitale, scintillement des étoiles, explosion des lanternes, vous êtes le feu d'artifice de la déesse Liberté !

Crépuscule, comme vous êtes doux et tendre !

- 7 Dans un autre poème du *Spleen de Paris*, Baudelaire prête au joueur l'un de ses paradoxes préférés : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! » (*Le Joueur généreux*). Et l'une des ruses de Baudelaire, c'est de mettre de l'obscurité dans ce qu'on appelle le « progrès » ou les « lumières ». C'est ce qu'il fait au début de son article sur l'exposition universelle de 1855, lorsqu'il réfute le progrès, « ce fanal obscur » : « cette lanterne moderne jette des ténèbres sur tous les objets de la connaissance »¹³.

- 8 Mais la réplique la plus courante aux « lumières » et aux siècles qu'elles éclairent oppose les prétendues « lumières » de l'homme, de la science, du progrès, à la vraie lumière, celle de Dieu, qui est éternelle et qui éclaire le monde depuis l'origine. C'est la vraie lumière contre les fausses lumières, et le retour du sens propre contre le sens figuré. Les critiques de l'idéologie des lumières au XIX^e siècle substituent la lumière de Dieu, au singulier, aux prétendues lumières de l'homme, au pluriel. C'était l'idée de Joubert et de Lamennais, cités plus haut. Villiers de l'Isle-Adam formule cette substitution en un chiasme, une métabole exactement (chiasme des mêmes termes), qu'il utilise à deux reprises : dans *Claire Lenoir*, la nouvelle qu'il publie en octobre-décembre 1867 dans la *Revue des deux mondes*, et dans une autre nouvelle, *L'Intersigne*, qui paraît en décembre 1867 et janvier 1868 dans la même revue. Dans *Claire Lenoir*, c'est l'héroïne elle-même qui formule ce beau chiasme, à la fin du chapitre XII, intitulé « Une discuteuse sentimentale » :

L'Histoire des temps modernes, c'est l'histoire de l'Humanité qui entre en son hiver.

Le cycle sera bientôt révolu. – Comme les sages des vieux jours m'en ont donné l'exemple sacré, je ne saurais hésiter, moi chrétienne et pécheresse, entre votre « siècle de lumières » et la Lumière des siècles.¹⁴

- 9 La métabole est imparfaite en l'occurrence, ou complexe, puisque le « siècle » au singulier devient les « siècles » au pluriel, tandis que les « lumières » au pluriel, et avec la minuscule, deviennent « la Lumière » au singulier, avec la majuscule. On y trouve aussi des guillemets, signe de la parole de l'autre, et d'une manière de déstabiliser l'adversaire en reproduisant sa parole pour mieux la retourner. Une variante de la *Revue des lettres et des arts* (octobre-décembre 1867) fait l'économie des guillemets, mais le point de vue est le même :

Je me réfugie dans mon Esprit immortel, comme les sages des vieux jours m'en ont donné l'exemple sacré ; je choisis, en un mot, l'éternel Idéal, préférant à votre siècle de lumières la Lumière des siècles.¹⁵

- 10 Dans *L'Intersigne*, le narrateur et son hôte, l'abbé Maucombe, devisent au coin du feu. Ils parlent de Dieu :

« Pour conclure, me dit Maucombe en se levant, nous sommes ici pour témoigner, – par nos œuvres, nos pensées, nos paroles et notre lutte contre la Nature, – pour témoigner si nous pesons le poids. »

Et il termina par une citation de Joseph de Maistre : « Entre l'Homme et Dieu, il n'y a que l'orgueil. »

– Ce nonobstant, lui dis-je, nous avons l'honneur d'exister (nous, les enfants gâtés de cette Nature) dans un siècle de lumières ?

– « Préférons-lui la Lumière des siècles », répondit-il en souriant.¹⁶

- 11 Le « siècle de lumières » en question, on le voit, ne coïncide pas encore avec le XVIII^e siècle : c'est son siècle à lui, héritier certes du siècle précédent, que l'abbé Maucombe désigne.
- 12 *L'Intersigne* raconte une histoire où intervient le mystère. Le narrateur, Xavier, rend visite à un vieil ami, l'abbé Maucombe, qui habite un manoir en Bretagne. La nuit, il a un cauchemar : on frappe à la porte de sa chambre, – car c'est un rêve qui garde le même lieu, le lieu réel, la chambre où il est endormi – et une silhouette de prêtre apparaît, qui lui offre son manteau. Le lendemain, il est rappelé d'urgence pour une affaire de justice ; le vieil abbé l'accompagne sur le chemin du retour, et comme il fait froid il lui offre son manteau. De l'auberge où il s'arrête ensuite, Xavier renvoie le manteau au vieux prêtre, qui meurt quelques jours plus tard d'avoir pris froid dans la nuit. Mais il meurt couvert du manteau qui avait touché le tombeau du Christ. Dédaigneux qu'il était du siècle des Lumières, il entre ainsi dans la lumière des siècles.

NOTES

1. H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine, L'Ancien Régime*, livre III, chapitre III, 1, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », t. I, 1986, p. 153.

2. D. Venturino, « L'historiographie révolutionnaire française et les Lumières, de Paul Buchez à Albert Sorel. Suivie d'un appendice sur la genèse de l'expression "siècle des lumières" (XVIII^e-XX^e siècles) », dans G. Ricuperati (dir.), *Historiographie et usages des Lumières*, Berlin, Arno Spitz, 2002, p. 21-83 [appendice, p. 59-83].

3. Ibid., p. 33.

4. A. Béguin, *L'Âme romantique et le rêve. Essai sur le romantisme allemand et la poésie française*, Paris, José Corti, 1939, rééd. 1967, p. 9.

5. D. Venturino, *op. cit.*, p. 75.

6. L. de Bonald, *Sur les éloges historiques de Messieurs Séguier et de Malesherbes* [mars 1806], cité dans Diego Venturino, *op. cit.*

7. L. de Bonald, *Réflexions philosophiques sur la tolérance* [1806], cité, *ibid.*
 8. Abbé Nonnotte, *Dictionnaire philosophique de la religion*, Besançon, Charmet, 1774, t. III, p. 389 ; cité par D. Venturino, *op. cit.*, p. 59.
 9. Abbé Nonnotte, *op. cit.*, p. 390 ; cité, *ibid.*, p. 64.
 10. Lamennais, *De la religion, considérée dans ses rapports avec l'ordre civil*, chap. IX, Bureau du Mémorial catholique, 1826, p. 244-245.
 11. *Les Carnets* de Joseph Joubert, 9 septembre 1812 ; texte recueilli sur les manuscrits autographes par André Beaunier, Paris, Gallimard, 1938, t. II, p. 727.
 12. D. Venturino (*op. cit.*, p. 65-69) montre que d'autres formules, au XVIII^e siècle, se sont répandues, équivalant plus ou moins à *siècle de lumières* : « siècle éclairé », « siècle philosophe », « siècle philosophique », « siècle de la philosophie », « siècle de la raison ».
 13. Ch. Baudelaire, « Exposition universelle 1855. Beaux-Arts », chap. I, *Le Pays*, 26 mai 1855 ; *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par C. Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1976, p. 580.
 14. Villiers de l'Isle-Adam, *Œuvres complètes*, édition établie par A. Raitt et P.-G. Castex, avec la collaboration de J.-M. Bellefroid, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1986, p. 191.
 15. *Ibid.*, t. II, p. 1178.
 16. *Ibid.*, t. I, p. 700.
-

INDEX

Mots-clés : Lumières, romantisme, Béguin (Albert), Crépuscule du soir, Nonnotte (abbé), Baudelaire (Charles), Intersigne (L'), Villiers de l'Isle-Adam (Auguste de)